

Johannes Fried, Gundula Grebner (Hg.), Kulturtransfer und Hofgesellschaft im Mittelalter. Wissenskultur am sizilianischen und kastilischen Hof im 13. Jahrhundert, Berlin (Akademie Verlag) 2008, 404 p., 15 n/b, 9 4/c ill. (Wissenskultur und gesellschaftlicher Wandel, 15), ISBN 978-3-05-004082-0, EUR 69,80.

rezensiert von/compte rendu rédigé par
Stéphane Péquignot, Paris

Ce volume rassemble les actes d'un colloque tenu en octobre 2001 avec l'objectif de contribuer à une meilleure connaissance du rôle des cours dans »la poussée de scientification« (*Verwissenschaftlichungsschub*) du XIII^e siècle. Plus précisément, c'est l'articulation entre »transferts culturels« (*Kulturtransfer*) – un concept forgé pour l'étude des relations franco-allemandes à l'époque moderne et, par la suite, lui-même transféré à celle de l'histoire de l'Amérique – et »société de cour« (*Hofgesellschaft*) qui est ici visée. Il s'agit de mieux comprendre les modalités de circulation et de production des savoirs, les pratiques intellectuelles en vigueur et les connaissances recherchées dans les mondes curiaux.

Plutôt que la Sicile et la Castille du XIII^e siècle annoncées dans le titre, le cœur véritable de l'ouvrage est la cour de Frédéric II, les trois contributions relatives au domaine hispanique (partie IV) offrant un contrepoint en mode mineur essentiellement concentré sur le règne d'Alphonse X, qui se distingue il est vrai de ses prédécesseurs par un plus grand souci de patronage dans le domaine des traductions (Ch. Burnett). Si le choix de faire porter l'analyse sur les sciences de la nature à la cour Staufen est clairement explicité et certainement justifié, la structure même du volume s'avère partiellement déroutante. Après une brève introduction (G. Grebner), I. Jacob Yuval analyse en effet, dans un article par ailleurs fort intéressant, les attentes messianiques des populations sépharades à l'approche de l'an 5000 du calendrier juif (1240 dans le calendrier chrétien). L'espoir chez les juifs de transformer radicalement leur situation en terres d'Édom suscite le soupçon chez les chrétiens qui en viennent parfois même à percevoir dans des Mongols menaçants une branche cachée et redoutable du judaïsme. Dans ce contexte tendu, Frédéric II prend les juifs de l'Empire sous sa protection, ils deviennent »valets de sa chambre« (*Kammerknechte*), ce qui permet en passant à l'empereur de défendre sa souveraineté face aux empiètements de la papauté et des dominicains. Ce n'est cependant pas à la cour même du Staufen, mais entre deux eschatologies, chrétienne et juive, que l'auteur discerne des points de passage.

Un premier bloc thématique (I) intitulé »la cour de Frédéric II: souveraineté et savoir« entre ensuite plus directement dans le vif du sujet choisi. U. Oevermann, linguiste fondateur de »l'herméneutique objective« (*objektive Hermeneutik*), passe le *prooemium* des constitutions de Melfi (1231) au crible de

sa méthode, dont il livre un long plaidoyer. Les résultats ainsi obtenus viennent confirmer par un autre cheminement les très nombreux travaux d'ores et déjà effectués sur ce grand classique des études médiévales. F. Reichert souligne ensuite le caractère généralement non autonomisé de la géographie par rapport à d'autres types de savoirs pour lesquels elle constitue toutefois un préalable nécessaire. Le *Liber introductorius* de Michel Scot fait exception avec des développements spécifiques, qui témoignent tout autant d'une importante culture géographique que d'un vif intérêt à la cour pour les contrées lointaines.

La zoologie se taille la part du lion avec six articles dans la deuxième partie, auxquels l'on peut encore rattacher deux autres contributions. L'ensemble offre essentiellement des éclairages érudits et complémentaires sur la tradition manuscrite du *Moamin* (un livre de fauconnerie) et de ses traductions. A. Akasoy rappelle les origines arabes et abbassides du texte, puis défend de façon convaincante le rôle de ce que l'on pourrait appeler la »filière hafside« dans sa transmission à Frédéric II. La Sicile entretient alors des échanges importants avec les Hafside; le roi s'est en personne rendu à Tunis en 1240 pour apporter du blé à une population en proie à la famine et Théodore d'Antioche, traducteur de l'arabe au latin du *Moamin*, a rédigé le texte d'une ambassade destinée au calife. Si ce point fait accord dans le volume, il n'en va pas de même de l'interprétation du »Bottatius de Milan«. Tirant son nom du marchand qui avait proposé de le vendre à Charles d'Anjou, ce manuscrit disparu est un chaînon manquant pour l'interprétation de la postérité du *Moamin*. D'après M.-D. Gleßgen et B. Van den Abeele, c'est une version de luxe du *De arte venandi cum avibus*. Selon J. Fried, il s'agit plutôt d'un »deuxième livre des faucons«, composé du *Moamin* et d'autres traités. Les premiers insistent notamment sur l'impossible présence du *Guicennas*, un traité occidental, dans le volume perdu. Le second se fonde sur une analyse serrée de la lettre de Bottatius, qui se réfère à un *Librum de avibus et canibus* distinct du *De arte venandi cum avibus*. Dans cette joute menée avec élégance, les spécialistes trouveront matière à affiner le *stemma* du *Moamin*. Deux autres contributions éclairent son influence à la cour des Staufens. J. Poeschke livre une précieuse analyse iconographique des miniatures figurant des souverains dans un »Livre des faucons« (Cod. Pal. Lat. 1071, fol. 1r^o-v^o) confectionné à la demande de Manfred, et replace la représentation de Frédéric II qui s'y trouve au sein de la tradition iconographique de la *majestas*. Le travail d'adaptation, les interventions de l'empereur et la multiplication de versions en latin (S. Georges) se distinguent nettement des traductions castillanes à la cour d'Alphonse X: la présentation s'avère moins systématique, les choix de traduction diffèrent, notamment parce que le souverain castillan octroie par son patronage un prestige supplémentaire considérable au castillan désormais paré d'une nouvelle valeur solennelle (B. Schlieben, J. Kabatek). La commande par Enzo de Sardaigne d'une traduction en franco-italien (B. Krause) permet également de mieux saisir le rôle essentiel des Staufens dans la diffusion du *Moamin* et les appropriations multiples des savoirs qu'il recèle. Enfin, même si elle a bénéficié d'une attention moindre que celle consacrée aux rapaces, la partie du *Moamin* relative aux

canidés a tout de même fourni la base du premier traité autonome conservé sur les chiens (*pratica canum*), qui aurait été composé entre 1241 et 1260 par Simon Herbrant à la demande, une fois encore, d'Enzio de Sardaigne (M. Giese).

La section suivante rassemble trois contributions sur le *Liber introductorius* de Michel Scot.

S. Ackermann pointe les zones d'ombre qui cernent la figure du grand traducteur, notamment le lieu de composition du manuscrit 19 de la Biblioteca Nacional de Madrid – ce pourrait être Tolède où Scot a œuvré – ainsi que la possibilité d'une transmission de son *Liber de signis et imaginibus coeli* de Castille en Bohême. G. Grebner insiste ensuite sur le rôle du *Liber Nemroth* comme source du *Liber particularis* – des réponses de Michel Scot aux questions de Frédéric II publiées en annexe – dont elle met à profit les différentes versions pour suivre un processus d'établissement du savoir en contexte curial. J. Ziegler examine la facette physiognomonique de l'œuvre. Malgré son peu d'écho, le *Liber physionomie* constitue un ouvrage important, car il offre une solution originale à une difficulté récurrente de la physiognomonie: la tension entre un message déterministe et l'accent chrétien sur la volonté libre. Pour Michel Scot, qui rend à terme possible son rapprochement avec la médecine et l'intégration en son sein du corps féminin, la physiognomonie est une science susceptible de contribuer au salut individuel. Elle doit par conséquent bénéficier des encouragements du souverain.

Ce bouquet d'études éclaire donc surtout le *Moamin* et, secondairement, Michel Scot. Les trajectoires complexes de manuscrits importants sont ainsi précisées, et de nombreux processus assimilables à des »transferts culturels« ou en faisant partie sont mis en évidence. On regrettera néanmoins l'absence d'une conclusion qui aurait permis de tirer des enseignements plus généraux. Enfin, la société de cour évoquée dans le titre demeure peu visible, car les traditions manuscrites, le contenu et la reformulation même des savoirs la relèguent au second plan dans de nombreuses contributions. Mais ce sujet en chantier est si vaste que tout ne pouvait être évoqué. Le volume se clôt par un article de T. Ricklin, qui discerne dans le *Compendiloquium* de Jean de Galles le glissement de la figure chevaleresque d'Aristote, encore dominante dans l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon, vers celle d'un Stagirite bien plus curial, d'un intellectuel de cour qui demeure néanmoins chargé, entre autres, de pourvoir à l'éducation du prince.